

# Ian Buruma Chez les journalistes, une forme de liberté d'offenser est nécessaire

L'ex-rédacteur en chef de la « New York Review of Books », qui a dû quitter son poste après le scandale provoqué par un article, estime que les intellectuels doivent pouvoir choquer et ne pas céder au conformisme

## Le contexte

À l'automne 2018, une controverse éclatait au sein de la rédaction de la prestigieuse « New York Review of Books » : son rédacteur en chef, Ian Buruma, décidait de publier un article de Jian Ghomeshi, un animateur radio canadien, dans lequel ce

dernier revenait sur ses difficultés à refaire sa vie après avoir été accusé de violences à caractère sexuel par une vingtaine de femmes, dans les médias et sur Internet. M. Ghomeshi avait été jugé en 2015 et 2016 pour agression sexuelle contre trois d'entre elles, avant d'être

relaxé. Dans le sillage du mouvement #metoo, son article fut jugé offensant pour les victimes. Le scandale prit une telle ampleur que Ian Buruma dut rapidement quitter son poste. Six mois après son départ, M. Buruma s'exprime pour la première fois sur cette affaire.

Il y a encore peu, Jian Ghomeshi – animateur du réseau de radios et télévisions publiques canadiennes et membre d'un groupe de rock – était méconnu hors des frontières de son pays. J'aimerais qu'il en fût resté ainsi. Or, en septembre 2018, j'ai décidé, en tant que rédacteur en chef de la *New York Review of Books*, de publier un récit qu'il a fait de sa vie après avoir été jugé en 2014 pour plusieurs agressions sexuelles et une tentative d'étouffement. Rappelons que Ghomeshi a été acquitté par manque de preuves.

Au lieu de l'envoyer en prison, on a puni Jian Ghomeshi en l'excluant de la vie publique. Il a perdu son emploi, évidemment, mais il est aussi devenu une cible privilégiée des réseaux sociaux. Un nombre croissant d'hommes accusés d'agressions sexuelles connaissent un sort similaire. J'ai donc pensé que cette expérience méritait d'être mieux comprise. Elle soulève en effet des questions sur la manière de sanctionner un individu : si une peine de prison a ses limites, la disgrâce publique, elle, est sans fin.

Par conséquent, j'ai publié le récit qu'il fait de son histoire dans le cadre d'un dossier sur les hommes déchus. Ce dossier comprend notamment un article sur Jim Brown – joueur noir de football américain autrefois vénéré comme un ardent défenseur des droits civiques et un des plus grands athlètes de son temps, récemment accusé de violences envers plusieurs femmes.

### Coupable par procuration

Les réactions, notamment sur Twitter,

ont été féroces. On nous a accusés de soutenir un violeur. On a passé au crible les articles que j'ai publiés dans la presse, depuis plusieurs dizaines d'années, à la recherche de preuves de ma misogynie. Des pétitions en ligne ont circulé pour demander mon licenciement. Les éditeurs universitaires ont menacé de retirer leurs encarts publicitaires de nos pages (ce sont les principaux annonceurs de cette revue). Et, finalement, le propriétaire de la *New York Review of Books* a décidé que je devais partir.

Certaines critiques visant le texte de Ghomeshi sont tout à fait sensées. Du reste, nous aurions dû exposer plus en détail les accusations qui pesaient contre lui. J'aurais également pu expliquer clairement que notre intention n'était nullement de le disculper, encore moins de justifier les violences faites aux femmes. Je pensais que c'était une évidence. Je n'aurais pas dû.

Cela dit, pour certains de mes détracteurs, le principal problème n'était pas le contenu de l'article. Ils estimaient que des personnes comme Ghomeshi n'avaient pas droit de cité dans une prestigieuse revue progressiste. Un membre de la rédaction m'a rappelé l'existence du mouvement #metoo. Et on m'a dit que l'on n'avait que faire des nuances ; que la nuance était considérée comme une forme de complicité.

Toujours est-il que la *New York Review of Books*, qui n'a jamais été du genre à suivre quelque mouvement que ce soit, a déjà publié des auteurs violents. Norman Mailer, par exemple, a poignardé sa femme. On pourrait mettre en avant que

Mailer est meilleur écrivain que Ghomeshi. Reste que la qualité de la prose d'un auteur ne doit pas servir à juger de sa moralité. Mais sa moralité, à l'inverse, ne peut être l'unique élément qui détermine le choix de le publier ou non.



**J'AI SOUS-ESTIMÉ  
LA FORCE DE L'ESPRIT  
DU TEMPS, ET J'AI MIS  
LE DOIGT SUR  
LE BOUTON QUI  
DÉCLENCHE  
LES TEMPÊTES  
D'INDIGNATION**

Lorsqu'on parle de personnalités déchues, difficile de ne pas tomber dans le langage religieux. Pour sortir de l'ignominie, il faut se racheter. La rédemption exige une confession, une réflexion sur soi et des excuses. Pour ma part, je n'étais coupable que par procuration. Néanmoins, un rédacteur en chef chevronné d'un autre célèbre journal progressiste new-yorkais m'a fortement recommandé de publier des excuses si je voulais que ses journalistes plus jeunes acceptent que je contribue de nouveau à leur magazine.

Lorsqu'on est à l'origine d'une transgression morale, d'une offense grave, la tradition veut que l'on présente des excuses. De nos jours, si les excuses sont devenues si ordinaires, c'est notamment parce que les gens ont tendance à se montrer offensés dès qu'ils ne sont pas d'accord avec quelque chose. Ce qui peut réserver quelques difficultés au rédacteur en chef d'une revue progressiste.

#### Offense et insulte

Certains passages de l'article sur Jim Brown, par exemple, ont soulevé de véhémentes objections. Après avoir mis un terme à sa carrière de footballeur, dans les années 1960, celui-ci a mené une existence, plutôt dissolue, de star mineure du cinéma hollywoodien. Un journaliste a dénoncé un passage ironique sur sa vie de noceur qui, à ses yeux, donnait l'impression que l'auteur se réjouissait de l'oppression des femmes : cela pourrait « *offenser les lecteurs* ». Lorsque j'ai répondu que ce n'était pas notre rôle de protéger nos lecteurs, on m'a rétorqué que c'était, au contraire, précisément notre rôle.

Aux Etats-Unis, comme le remarque le professeur afro-américain John McWhorter dans un récent numéro du mensuel *The Atlantic*, les discussions sur les questions raciales prennent une tonalité quasi religieuse. Les Blancs ne peuvent être « *moralement absous* », selon ses termes, que s'ils reconnaissent en permanence leurs privilèges de Blancs, qui seraient comme une variante du péché originel. De plus, on surveille de près les opinions des uns et des autres. Et des points de vue « *problématiques* » ont tôt fait d'être dénoncés comme des formes de blasphème.

Ce qui est vrai de la lutte contre le racisme l'est également de la lutte contre le sexisme ou toute autre forme de préjugé haineux. Il ne suffit pas que les comportements extérieurs changent. Ou plutôt, on suppose que les comportements ne changent que lorsque des transformations intérieures ont eu lieu. J'y vois

une forte influence du protestantisme : la confession publique est une tradition protestante ; les catholiques lui préfèrent le privé du confessionnal.

Le militantisme religieux à l'origine de cette culture de

l'excuse laisse John McWhorter sceptique. « *Il repose sur le feint sentiment d'être blessé et sur une indignation exagérée, qui se déclenche comme lorsqu'on appuie sur un bouton.* » Et lorsque la droiture morale passe avant tout le reste, notamment dans la vie intellectuelle et politique, la liberté d'expression est menacée d'asphyxie.

Il existe une différence entre l'offense et l'insulte. La première peut être la conséquence d'une opinion sincère que certains trouveront offensante. La seconde est hostile. L'offense est dans le regard de l'offensé ; l'insulte est dans la bouche de l'insulteur. Dans un discours civilisé, rien n'excuse l'insulte. Mais l'offense, parfois, est inévitable.

#### Débat bridé

Du reste, la liberté d'expression ne peut jamais être absolue. Beaucoup trop de choses dépendent de qui dit quoi, quand et à qui. Un humoriste pourra davantage aller dans l'outrance qu'une personnalité politique. Si notre époque est si troublante, c'est notamment que les règles traditionnelles qui régissaient la vie publique ne la régissent plus. Aujourd'hui, un président américain peut dire ou tweeter autant d'insultes qu'il le veut tandis qu'un humoriste est tenu à des règles si rigides qu'une offense, sans parler d'une insulte, peut faire sombrer sa carrière.

Et dans tout cela, quid du journaliste ? Quelles leçons tirer de la tempête soulevée par l'article de M. Ghomeshi ? Un journaliste qui travaille pour une publication sérieuse est moins soumis aux règles de bienséance qu'un dirigeant politique, mais il se doit d'être plus prudent qu'un humoriste.

L'influence des réseaux sociaux complique grandement la vie intellectuelle et donc les décisions éditoriales. La *New York Review of Books* est depuis longtemps connue pour son courrier des lecteurs, où des individus échangent leur point de vue avec une férocité qui a fait le bonheur de plusieurs générations de lecteurs. Mais les rédacteurs filtrent les inepties et les

méchancetés gratuites. Ce n'est pas le cas sur la twittosphère, où fusent attaques personnelles, intimidations et propos insensés. Résultat, les gens redoutent la colère des foules, et le débat est bridé.

En publiant l'article de M. Ghomeshi, j'ai sous-estimé la force de l'esprit du temps, et j'ai mis le doigt sur le bouton qui déclenche les tempêtes d'indignation. Je le regrette. Mais un journaliste doit pouvoir prendre des risques. Une forme de liberté d'offenser est nécessaire. La dénonciation, si elle remplace le débat, aboutira à un conformisme dicté par la peur. Et la peur de défier l'esprit du temps abêtera le discours public. Souvenons-nous que l'esprit du temps est voué à évoluer. En muselant aujourd'hui les personnes que nous n'aimons pas, nous ouvrons la voie à ceux qui voudront museler demain celles que nous aimons. ■

(Traduit de l'anglais par  
Valentine Morizot.)

**Ian Buruma** est professeur de science politique et de journalisme au Bard College (New York). Il a dirigé la « *New York Review of Books* » de 2017 à 2018. Spécialiste de l'Extrême-Orient et de l'Europe de l'après-guerre, il a notamment écrit « *1945, année zéro* » (Bartillat, 2015) et « *On a tué Theo Van Gogh. Enquête sur la fin de l'Europe des Lumières* » (Flammarion, 2006).